

La philosophie de François Châtelet

Alain Vergnioux

DANS **LE TÉLÉMAQUE** 2015/1 n° 47 , PAGES 9 À 15

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE CAEN**

ISSN 1263-588X

ISBN 9782841335206

DOI 10.3917/tele.047.0009

Date de mise en ligne : 15/05/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-telemaque-2015-1-page-9?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Caen.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

CHRONIQUE MORALE

La philosophie de François Châtelet

Résumé: *François Châtelet (1925-1985) ne cessa jamais d'enseigner, en lycée, en classe préparatoire, à l'université, et il a toujours affirmé que l'exercice de la philosophie était indissociable de son enseignement. À partir de livres, préfaces, articles ou interviews, l'article se propose de restituer la critique radicale menée par Châtelet contre les pratiques institutionnelles de cet enseignement, au lycée comme à l'université, et la réduction de la philosophie à son histoire ou à son commentaire. Il examine ensuite à quelles conditions de nouvelles pratiques de la philosophie devraient être envisagées, dans le cadre plus large d'une redéfinition de la culture tout entière.*

Mots clés : philosophie, enseignement, histoire, culture, Vincennes.

Quand il écrit en 1970 *La philosophie des professeurs*, François Châtelet propose non seulement une analyse critique de l'enseignement de la philosophie mais il vise aussi une redéfinition de la place de la philosophie dans le système éducatif français (particulièrement à l'université) et de son rôle dans la société et dans la culture¹.

La question est moins en effet celle de l'existence de la philosophie, dont la place est reconnue dans l'enseignement secondaire et supérieur, que des « formes » de son « exercice », c'est-à-dire de son cantonnement institutionnel dans des programmes, des cursus, des manuels, des formes de cours et de dissertations..., qui induisent aussi des modèles de pensées dont le moindre n'est pas le rapport de la philosophie à sa propre histoire, qui, sur le mode de la répétition, devient une sorte de grenier ou de magasin où le professeur (pour construire son cours) comme l'étudiant (pour rédiger ses dissertations) viennent chercher les développements, les *topoi*, qui rempliront les étapes canoniques de l'analyse et de l'argumentation. Ce qui est ici dénoncé, comme dans le texte de Jean-François Revel *Pourquoi des philosophes ?* qui paraît à la même période, c'est un usage désincarné de la philosophie, auto-référentiel, dont la seule légitimation est sa conformité académique à des formes de fonctionnement validées par la tradition et sacralisées par la répétition idéologique d'une certaine histoire, celle des doctrines ou des « systèmes » philosophiques. Le propre de la philosophie ainsi conçue et pratiquée est d'être un discours fonctionnant sur la reprise tout en dissimulant la persistance de cette reprise (de cette répétition morte et mortifère), pour se donner (dans le cours comme dans la dissertation) des airs d'invention et d'éternelle jeunesse avec le énième commentaire de tel

1. Se reporter à la thèse de N. Périn, *François Châtelet, le philosophe enseignant. Raison et scène publique*, sous la direction de S. Douailler, Université de Vincennes – Paris VIII, 24 février 2015.

passage d'une œuvre inscrite au panthéon de la philosophie ! Or c'est bien plutôt cela qui devrait être étonnant – que l'exercice de la philosophie s'effectue dans la répétition de tels usages.

Dès lors, l'enseignement de la philosophie, au gré des programmes, reconduit et reprend un certain nombre de lieux communs, que Châtelet compte au nombre de six : la conscience (le moi-je, le cogito, etc.), l'homme (le vécu, la condition humaine, l'humanisme, etc.), le concret (les faits, l'expérience, etc.), l'histoire de la philosophie (comme inventaire de problèmes, de questions, et comme autorité), les sciences de la nature / de l'homme (sur lesquelles la philosophie exerce sa juridiction) :

la philosophie scolaire et universitaire est le lieu de l'intégration et depuis Victor Cousin, elle s'est attachée à construire les institutions pédagogiques et les lieux intellectuels permettant [...] de réduire toute notion originale à son système incohérent-consistant².

La philosophie scolaire et universitaire se présente en effet comme l'ensemble rhapsodique de ces lieux communs et de leurs variations, sans cohérence possible hormis celle qu'une rhétorique et ses règles tout à fait particulières permettent d'établir sous condition de clôture et de circularité interne – cela au profit d'un savoir englobant, hiérarchisant, réducteur (à l'égard des sciences) et normatif (définissant les règles du vrai et du faux), désincarné, et assurant à la philosophie une fonction principalement idéologique. Bien entendu, tout cela est une illusion, une mystification naïve mais solide, au demeurant efficace.

La philosophie et le sens de son histoire

La force des analyses conduites par François Châtelet a été de voir que l'issue ne résiderait ni dans des projets de réforme de l'enseignement, de modernisation des programmes ou de démocratisation de l'institution, mais que c'est à l'intérieur même de la philosophie que l'enseignement de la philosophie devait trouver les voies de son émancipation ; cela dans deux directions : resituer la question de l'enseignement dans le cadre plus large de la culture et repenser le sens de la philosophie par rapport à l'histoire (son histoire et son inscription dans l'histoire).

Il s'agit donc de définir un sens nouveau et un nouvel usage, philosophique et pédagogique, de l'histoire de la philosophie. Une des conditions en est l'« irrespect » à l'égard de l'autorité de la tradition et de la magistralité de l'enseignement. Repenser le rapport à l'histoire, c'est redonner vie et puissance agissante aux concepts, mais c'est aussi mettre en branle une forme de critique visant les discours de pouvoir en même temps que leurs lieux de production et les institutions qui les officialisent, et rompre avec un champ de pensée qui se donne comme un discours de vérité. Il ne saurait donc suffire de concevoir un usage conséquent, savant et sérieux de cette tradition si c'est pour en reconduire le fonctionnement. Châtelet propose alors

2. F. Châtelet, *La philosophie des professeurs*, Paris, Grasset, 1970, p. 241.

d'envisager l'histoire comme une « géographie » (ce qui n'est pas sans rappeler le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* de Diderot, où D'Alembert compare le système du savoir à une mappemonde) : « il reste à décrire un espace ouvert, tantôt plein, tantôt vide, tantôt triste, tantôt gai »³.

Dans l'article intitulé « La question de l'histoire de la philosophie aujourd'hui »⁴, il s'agit de clarifier le « sens » ou la « valeur » de notre rapport au passé, problème qui ne peut être détaché de celui de son enseignement ; de réactiver dans et pour le présent le sens et l'effectivité des concepts, c'est-à-dire encore leur rapport avec le réel – soit avec une société donnée dans un contexte donné ; c'est dire aussi que l'histoire de la philosophie ne peut pas être séparée de celle des idéologies. Cette tâche implique donc une reconstruction du passé ; mais de nouvelles difficultés surgissent : l'histoire de la philosophie est-elle (seulement) une histoire des concepts ? Doit-elle être envisagée comme un *continuum* (Brunschwicg), rythmé par des ruptures (Bachelard, Desanti⁵), ou est-elle une pure dispersion (comme le suggère la métaphore de la géographie) ? Comment penser l'enracinement politique des doctrines philosophiques ? L'histoire de la philosophie est-elle éterniste, éclectique, progressiste (téléologique) ? Dans cette réflexion, Châtelet se réfère au matérialisme historique comme « modèle » – au sens de système explicatif – pour faire une histoire matérialiste de la philosophie, ce qui signifierait que les textes sont produits dans des circonstances déterminées pour répondre à des problèmes (politiques) déterminés ; il faudrait donc dégager les modes de production des textes et leurs limites pour définir ce qui précisément ne relève pas de la philosophie. Une voie serait l'analyse des structures internes (cf. M. Guérout⁶) pour ressaisir le sens des textes et le sens de leur effectuation. Mais l'exigence de Châtelet porterait plus loin : pour parvenir à restituer le sens « concret » d'un système philosophique, il faut installer la réflexion dans la distance chronologique qui nous en sépare. L'actualisation s'opère à partir de la connaissance de cette historicité, de cette distance et des problèmes qu'elle fait surgir par rapport aux questions du présent. Faire une histoire nouvelle de la philosophie consisterait en une description critique des idées et des systèmes philosophiques selon des thématiques susceptibles de nourrir la réflexion philosophique au présent ; ou symétriquement à repérer des

-
3. F. Châtelet, « Peut-on faire une histoire de la philosophie ? », entretien avec A.-B. Kern, *Magazine littéraire*, n° 83, décembre 1973, p. 48.
 4. F. Châtelet, « La question de l'histoire de la philosophie aujourd'hui », in *Politiques de la philosophie : F. Châtelet, J. Derrida, M. Foucault, F. Lyotard, M. Serres*, D.-A. Grisoni (dir.), Paris, Grasset et Fasquelle, 1976, p. 31.
 5. J.-T. Desanti (1914-2002) a conçu une philosophie des sciences empruntant de façon très originale au marxisme, à la phéoménologie et à un certain structuralisme : *Phénoménologie et praxis* (1962), *Les idéalités mathématiques* (1968), *La philosophie silencieuse ou Critique des philosophies de la science* (1975).
 6. M. Guérout (1891-1976), historien de la philosophie, porta de façon fort novatrice son attention sur les structures internes des systèmes philosophiques. Au Collège de France (1951-1962), il donne à sa chaire le nom d'« Histoire et technologie des systèmes philosophiques ». Son *Descartes selon l'ordre des raisons* (1953) fut l'occasion d'une polémique restée célèbre avec Ferdinand Alquié, qui avait étudié la philosophie cartésienne d'un point de vue existentiel.

« séquences » ou des « suites d'intelligibilités » propres à rendre compréhensibles des moments, des périodes historiques qui sont pour nous devenues problématiques.

Dès lors, on peut comprendre comment le travail de François Châtelet dans le domaine de l'histoire de la philosophie a pris la forme que nous lui connaissons dans les ouvrages de grande ampleur qu'il a dirigés : *Histoire de la philosophie, idées, doctrines* (8 volumes) en 1972 et *Histoire des idéologies* (3 volumes) en 1978⁷. Le modèle en est celui de l'*Encyclopédie*, car la question en effet est la même que celle rencontrée par Diderot et ses collaborateurs et les enjeux en sont multiples. Inventer un mode nouveau d'exposition des connaissances qui assure leur diffusion au plus grand nombre – ce qui pose la question du langage et de l'organisation générale : elle sera collective, ouverte et disparate ; la « diversité des styles » est gage de liberté et de scientificité, et cette diversité permet de redéfinir de façon adéquate au projet l'idée d'« espace public ». Mais les choix de Châtelet, comme de Diderot, mettent en question la notion d'« auteur » qui doit désormais être pensée dans sa relation avec celles d'éditeur et de producteur : celles-ci sont thématiques comme des « fonctions » et le nom d'auteur désigne plutôt une « place vide » qui fonctionne pour « caractériser un certain mode d'être du discours »⁸. Dès lors on peut aussi accorder toute sa profondeur à la position de Châtelet comme « directeur » d'ouvrages collectifs, encyclopédiques et disparates : le travail philosophique est conçu comme celui d'une « communauté de chercheurs ». Les « encyclopédies », « dictionnaires » dirigés par Châtelet ne visent ni l'exhaustivité ni la synthèse mais veulent permettre l'émergence de problématiques et d'interrogations nouvelles et fournir la base d'un enseignement nouveau, incomplet et provisoire : aucune méthode générale ne vient régir cette histoire. Ce qui caractérise ces projets, c'est une pluralité de « tons » et d'approches apportée par la multiplicité des auteurs et la « liberté » qu'ils ont manifestée⁹, un entrecroisement des « lignes », une ironie irrévérencieuse... Ce qui se joue ici, c'est l'idée d'un certain rapport à la connaissance et d'une certaine image du travail rationnel. *In concreto*, ces orientations présidèrent aussi aux engagements de François Châtelet à l'université de Vincennes et au Collège international de philosophie : on peut y reconnaître également la figure de la *philia* comme condition même de la pensée, de la recherche et de l'enseignement philosophique.

Le droit à la culture

Mais la tentative pour repenser la place, le rôle et les pratiques de la philosophie resteraient lettre morte si la question n'était pas élargie au domaine plus général de la culture et de la liberté de la pensée au sein de la société.

7. F. Châtelet, *Histoire de la philosophie, idées, doctrines*, Paris, Hachette, 1972-1973, 8 vol. ; *Histoire des idéologies*, Paris, Hachette, 1978, 3 vol.

8. M. Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? » [1969], in *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 2001, t. I, p. 825.

9. F. Châtelet, « Avant-propos » à l'*Histoire des idéologies*, t. II, p. 17.

Les thèses que Châtelet va développer sont celles d'un « droit » à la culture et du sens qu'il convient de donner à un tel « droit », soit une redéfinition des fins de la culture.

Dans une émission radiophonique du 17 décembre 1973¹⁰, il explique: « j'essaie d'être un philosophe matérialiste et populaire [...]. Je crois que l'époque est venue où il faut que les philosophes prennent leurs responsabilités et déclarent qu'ils ont précisément à parler à tout le monde », mais cela soulève le problème de la langue dans laquelle on est amené à s'exprimer, en éliminer tout ce qui de près ou de loin s'apparente à de la « fausse monnaie » (y compris chez les philosophes) et supprimer « pratiquement » tout ce qui ramène à des situations de servitude. Dès lors, ce qu'il faut tenter de faire, c'est « construire un discours, un texte qui soit intelligible à tous » et qui en même temps « dénonce les faux-semblants, précisément comme faux semblants », d'autant que « nous sommes entourés de menteurs et, ce qui est plus grave, de gens bêtes et qui ne le savent pas ». Et, cela étant posé, exposer le savoir, les savoirs que l'on juge nécessaires, décisifs, non pas de manière systématique (ce qui cache toujours une forme de pouvoir) mais comme si l'on parcourait « un champ avec des trous, des abrupts, avec des sommets, des petites collines », et « envisager la réalité au crible d'une rationalité méticuleuse, insistante, approfondissante, jamais contente d'elle-même » et dans cette intercommunication, se cultiver, recevoir des « coups [...], quelque chose à quoi, dit-il, je n'aurais jamais songé ».

Il ne s'agit pas d'entraîner ou de convaincre, mais de provoquer « des envies, des ébranlements » et de faire partager la philosophie comme puissance (penser, réfléchir, critiquer, construire, imaginer le monde à partir de la philosophie), c'est-à-dire de considérer, plus largement, la culture comme puissance de réflexion et de transformation. En ce sens, François Châtelet est un homme des Lumières, auxquelles il se réfère souvent, une période d'éclatement des domaines du savoir, de circulation des idées, de façon foisonnante et incontrôlée, où la société est traversée, ébranlée, par un désir de liberté que rien, en définitive, n'a pu arrêter. Si les idées en un sens ont été des instruments (parmi d'autres, mais de façon liée et non sans une efficacité propre), ce qu'il faut viser et sur quoi il faut réfléchir, ce sont les voies, les stratégies de libération de la pensée; il n'y a pas à cet égard de domaine privilégié, comme l'a montré l'histoire des années soixante et soixante-dix, mais le cinéma, la musique, la littérature, mais aussi les mœurs, les pratiques sociales les plus modestes et quasiment invisibles, les recoins les plus cachés de la société, les prisons, l'hôpital psychiatrique – tout cela a été concerné, la culture dans ses multiples aspects, au sens de l'anthropologie, et qui définissent le rapport de l'homme au monde, des hommes à leur monde.

Mais Châtelet dit aussi que « notre situation actuelle est une situation infectée, infectée par l'histoire [...], car l'histoire devient une espèce de lieu de légitimation générale et cette histoire, en fait, est bien souvent une histoire mensongère »¹¹.

10. *Radioscopie*, Jacques Chancel, France Inter, après la sortie de *l'Histoire de la philosophie*.

11. *Ibid.*

Il est donc impérieux, pour les philosophes, mais pas seulement eux – tous les domaines de la culture sont concernés – de rectifier un certain nombre d’erreurs, et, au-delà, d’ouvrir des perspectives nouvelles dans la culture. Il s’agit aussi de montrer, ce faisant, qu’il y a liberté de l’homme quand il y a multiplicité et diversité des champs, il faut montrer « l’étonnante diversité des inventions des hommes » à travers l’histoire passée des cultures et dans leurs activités et initiatives présentes.

Révolution culturelle et combats pour la philosophie

L’expérience de l’université de Vincennes – Paris VIII peut à cet égard être interprétée de façon paradigmatique, dans ses modes de fonctionnement et ses finalités : créer un espace de liberté pour l’exercice de la pensée, faire entrer dans l’université la force du « dehors », selon l’expression de René Schérer, c’est-à-dire les forces agissantes dans la société, au premier chef le monde de la culture (le théâtre, le cinéma, le jazz, la poésie, etc.). C’est pourquoi François Châtelet en appelle à une « mobilisation des forces de l’Art » hors de toute raison « ordonnatrice ou classificatrice », préservant ses propres « règles d’invention » et sa « puissance de fracture »¹². Il s’agit à la fois de défendre une « utopie » de la connaissance à la poursuite d’une multiplicité des points de vue, des temporalités, des possibilités de discours et de pratiques, et de faire de l’accès à la culture un « service public », question politique décisive car elle renvoie à une « diffusion effective et démocratique de l’éducation ».

On ne peut poser cette question de la culture que dans la perspective de l’enseignement ou, plus généralement, de la formation – la *Bildung*. Bref, le concept de culture ne peut se dessiner, aujourd’hui, que polématiquement à partir des modalités de l’enseignement¹³.

On peut dès lors comprendre que les thèses développées par François Châtelet soient tout à la fois celles du « droit » à la culture, le statut de l’auteur-créateur, les possibilités de démocratisation du lycée, la réforme des universités et l’invention de nouvelles formes de structuration et de diffusion de la réflexion philosophique comme le Collège international de philosophie, avec pour souci constant de lutter contre le dogmatisme de l’enseignement et contre un rétrécissement général de la culture, mais aussi de construire l’espace où s’articulent de façon problématique et conflictuelle les trois termes : philosophie, enseignement, État.

De tout cela, les combats des années soixante-dix portent témoignage : la défense de l’enseignement de la philosophie dans les Écoles normales et dans les classes terminales des lycées (*La philosophie dans le mouvoir, Les États généraux de la philosophie, Qui a peur de la philosophie?*) ainsi que la réflexion sur la mise en place de propositions pour un nouvel enseignement de la philosophie : l’articulation

12. F. Châtelet, « Lettre à Jack Lang », 27 octobre 1982, CHT1.20. IMEC.

13. *L’invité du lundi*, Jean Montalbetti, présentateur et producteur, « François Châtelet », émission de France Culture, 29 mai 1978.

éducation/instruction, la place de la philosophie dans un droit à la culture, la culture et l'enseignement comme services publics, les conditions de la formation du citoyen, la liaison essentielle entre la philosophie et son enseignement, les travaux du GREPH¹⁴, du Collège international de philosophie... Avec cette question : quelle philosophie faut-il promouvoir pour un enseignement de la philosophie nouveau, libre et démocratique ? Le Collège international de philosophie est ici exemplaire : faire sortir la philosophie de ses frontières, penser de façon nouvelle la question de l'institution, renforcer la philosophie sur ses territoires propres et dans ses relations avec les sciences humaines et sociales, jouer un rôle de médiation multiplicatrice et redéfinir ainsi la tâche et le programme de la philosophie, en même temps que celle de l'intellectuel : être un relais, un inventeur, un accélérateur du changement.

Dans une courte intervention de 1979, Châtelet offrait, à la lumière de ce que fut l'expérience de Vincennes, une belle description de ce que devrait être l'enseignement de la philosophie, qu'il nous a en quelque sorte léguée : un enseignement « hors normes », qui se caractériserait par la disparité, l'hétérogénéité des étudiants et par le rejet de toute progressivité ou hiérarchie. Sont ainsi écartées l'idée que la philosophie soit « un savoir homogène », intrinsèquement « lié » dans une « continuité identitaire ou dialectique » comme l'illusion d'une quelconque « compétence » des étudiants pour suivre un cours de philosophie, et qu'il faudrait pour commencer à « penser » ou penser « adéquatement » maîtriser le vocabulaire technique de la philosophie. À Vincennes, tout le monde est admis, sans pré-requis, ce qui ne veut pas dire sans culture ou sans savoirs, et le « cours » peut commencer n'importe où. D'ailleurs peut-on parler de « cours » ? Il s'agit plutôt, dit Châtelet, du « lieu indispensable où doit se déclencher et s'orienter la volonté de connaître », où s'échangent les points de vue, où se forment et se défont discussions et controverses, avec leur cortège de surprises et d'irritations. « À ce train, le cours n'avance pas vite », mais chacun à son rythme et le nouveau venu est bien venu qui bouscule les habitudes, oblige à réajuster le langage. « Se résout du coup la question du vocabulaire et du style philosophique ».

Je dis qu'une telle manière de concevoir l'enseignement de la philosophie correspond à la philosophie vivante aujourd'hui, « celle qui se meut dans l'élément de la liberté »¹⁵.

Alain VERGNIoux

Cerse EA 965

Université de Caen Basse-Normandie

-
14. Le Groupe de recherche sur l'enseignement philosophique (GREPH) a été créé à l'initiative de Jacques Derrida, Sarah Kofman, Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe en 1975.
 15. F. Châtelet, « Disparité et non hiérarchie », in *Vincennes ou le désir d'apprendre* (coll.), Paris, A. Moreau et Université de Vincennes – Paris VIII, 1979, p. 126-128 (p. 128).